



Sylvie Denoix (dir.)

## Sociétés en réseaux dans le monde musulman médiéval

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

---

# Solidarités familiales et réseaux à l'épreuve dans la police califale abbasside

Eugénie Rébillard

---

DOI : 10.4000/books.cths.2357

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2017

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508785



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

RÉBILLARD, Eugénie. *Solidarités familiales et réseaux à l'épreuve dans la police califale abbasside* In : *Sociétés en réseaux dans le monde musulman médiéval* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2017 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/2357>>. ISBN : 9782735508785. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.2357>.

---

## *Solidarités familiales et réseaux à l'épreuve dans la police califale abbasside*

Eugénie RÉBILLARD

Doctorante contractuelle,  
Laboratoire Islam Médiéval, UMR Orient et Méditerranée,  
Université Paris I Panthéon-Sorbonne

---

Extrait de : Sylvie DENOIX, *Sociétés en réseaux dans le monde musulman médiéval*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2017.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 140<sup>e</sup> Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Reims en 2015.

Sous les premiers Abbassides, la nomination des chefs de la police califale relevait essentiellement du souverain qui s'entoura, dès ses débuts, des soldats ayant prouvé leur loyauté envers la nouvelle dynastie par leurs faits d'armes contre l'armée umayyade. Leurs carrières devaient pour beaucoup au développement de réseaux au sein des différentes sphères du pouvoir et à la constitution d'un capital social<sup>1</sup>, devenus nécessaires pour maintenir leur situation personnelle et pérenniser la légitimité acquise par leur participation au mouvement abbasside. Il revenait ensuite aux générations suivantes de renforcer et d'entretenir ce capital hérité de la nouvelle élite militaire, et d'assurer sa reproduction par la mise en place d'un système relationnel qui s'avérait plus ou moins stable au gré des conjonctures et recombinaisons politiques.

L'institution de la police califale (*al-shurṭa*) sous les Abbassides a souvent été associée à la puissante famille des Tahirides qui en monopolisa le commandement de 821 à 891. Que des membres d'une même famille aient été nommés à la tête de la police pendant plusieurs décennies était cependant loin de constituer un fait nouveau. Les descendants de Mālik b. al-Haytham al-Khuzā'ī, d'al-Musayyab b. Zuhayr, et enfin de Ṭāhir b. al-Ḥusayn s'illustrèrent dans la police et cherchèrent à favoriser le recrutement de leurs proches. L'origine de cette politique est à rechercher dans les premières années qui suivirent l'accession au pouvoir des Abbassides. À l'instar de l'armée, la police califale connut sous les premiers califes abbassides d'importants changements (Kennedy : 2001, p. 96) dont le plus notable fut, sans conteste, le renouvellement des élites placées à son commandement. Aucun des individus à la tête de la police du calife sous les Umayyades ne fut maintenu à son poste une fois le nouveau pouvoir établi. En matière de recrutement cependant, les Abbassides poursuivirent la politique de leurs prédécesseurs, en confiant le poste de chef de la police exclusivement à des militaires. Le choix du premier calife abbasside, al-Saffāh (750-754), se porta sur ses plus fidèles partisans, ceux qui avaient combattu l'armée umayyade, puis sur leurs descendants qui s'insérèrent durablement dans le système étatique et constituèrent pour les califes suivants un vivier de recrues pour des postes-clefs de l'État, dont la police califale. Les quatre premiers chefs de la police firent ainsi partie de cette première génération de combattants.

Pour mener cette recherche à bien, nous nous appuyons sur des dictionnaires biographiques et des chroniques historiques dans lesquels les événements sont rangés

---

1. Pierre Bourdieu (1980, p. 2), définit le « capital social » comme « l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance ; ou, en d'autres termes, par l'appartenance à un groupe, comme ensemble d'agents qui ne sont pas seulement dotés de propriétés communes, susceptibles d'être perçues par l'observateur, par les autres ou par eux-mêmes, mais sont aussi unis par des liaisons permanentes et utiles ».

par année et par règnes. Ces sources nous renseignent de la manière suivante sur les processus de nomination des chefs de la police califale sous les premiers abbassides : le plus souvent, figurent à la fin d'une année ou d'un règne, les noms de l'autorité déléguante et des chefs de police, ainsi que les dates d'entrée en fonction et de révocation. De façon générale, les auteurs des chroniques abbassides, comme al-Ṭabarī ou al-Mas'ūdī, se sont davantage intéressés aux individus qu'aux institutions, et on ne saurait y voir là une paucité des sources, comme l'ont pensé longtemps certains historiens. Loin de constituer un obstacle à l'écriture de l'histoire de la police abbasside, les récits transmis, qui traitent moins de la police en tant que corps que des performances des chefs de la police, de leurs comportements, ou encore des valeurs militaires et morales qu'ils incarnaient, sont au contraire une mine pour qui s'intéresse aux pratiques, aux réalités vécues, et aux représentations (les valeurs morales) concernant les hommes occupant ces postes (El-Hibri : 2007, p. 16). La démarche proposée ici consiste donc à sortir d'une approche institutionnelle de l'histoire de la police en déplaçant le regard vers les agents eux-mêmes, leurs carrières et les interactions entre ces derniers, le pouvoir et la société.

La prosopographie permet de retracer les parcours de ces individus, mais, pour mieux saisir ces trajectoires individuelles au sein même de l'institution et évaluer les contraintes que les politiques de recrutement pouvaient faire peser sur elles, le recours à une analyse des relations effectives s'impose. L'étude des connaissances interpersonnelles permet ainsi de mettre au jour les ambitions des acteurs, les réseaux développés et les stratégies mises en place pour réaliser leurs desseins, notamment au sein de concurrences professionnelles. En d'autres termes, elle permet de rendre compte de ce qui n'est pas toujours visible et formalisé, de ce qui relève plus généralement du non-dit (Rentet : 2008, p. 4-5). Nous souhaitons évaluer dans cette étude le poids des liens familiaux et des réseaux sur les carrières des chefs de la police califale, et ainsi, donner à voir des interactions entre la police et le pouvoir.

Le contexte de production de certaines de ces œuvres, notamment celles d'al-Ṭabarī, d'Ibn Ṭayfūr et d'al-Baghdādī, appelle quelques remarques. Ces textes ont été composés dans les deux siècles ayant suivi l'accession au pouvoir des Abbassides, ce qui n'est pas sans soulever de nombreuses questions concernant l'écriture de l'histoire umayyade. Dans la mesure où les Abbassides cherchaient à affirmer leur légitimité politique et religieuse, l'écriture de l'histoire du califat était devenue un enjeu de pouvoir. Ainsi, comme cela a déjà été souligné (El-Hibri : 2007), pour les auteurs des premières chroniques au IX<sup>e</sup> siècle, le choix de transmettre un récit plutôt qu'un autre, de lui donner une plus grande importance, de fournir un grand nombre de données sur un événement, voire de minimiser un autre, n'était pas le fruit du hasard. Ces récits tendaient à fournir des commentaires sur certaines questions politiques, sociales, religieuses, et culturelles relatives à un épisode historique réel et controversé (El-Hibri : 2007, p. 12-13).

Le cadre temporel retenu couvre un peu moins d'un siècle : il débute avec l'avènement des Abbassides en 750 et s'arrête aux premières années du règne d'al-Ma'mūn (815-820). Cette période connut deux crises politiques majeures : la chute des Barmékides, grande famille de vizirs et la guerre civile qui opposa quelques années plus tard (entre 812 et 815) al-Amīn et al-Ma'mūn, les deux fils de Hārūn al-Rashīd. « Les périodes de crise, de décomposition ou de recomposition politiques qui mettent à nu les mécanismes et les rouages des pouvoirs » (Berlière : 2008, p. 23) constituent des moments privilégiés pour étudier l'évolution des réseaux de relations interpersonnelles dans l'institution policière. Il s'agira de voir comment les crises impactent les réseaux et les solidarités familiales au sein de la police, en d'autres termes, si elles les affectent et provoquent des dysfonctionnements, lesquels imposeraient en retour aux acteurs de nouveaux comportements.

### *Ascension personnelle et constitution d'un capital relationnel*

Si la participation au mouvement abbasside avait permis à certains militaires d'accéder à de hautes fonctions, elle ne garantissait en rien à ces derniers d'y être maintenus ou de bénéficier d'un quelconque avancement, les obligeant alors à adopter des stratégies diverses. Le parcours d'al-Musayyab b. Zuhayr illustre bien les ambitions de cette nouvelle élite militaire qui chercha à renforcer sa situation personnelle après l'accession au pouvoir des Abbassides. Son ascension professionnelle devait autant à ses compétences militaires qu'aux réseaux qu'il développa au sein de l'entourage du souverain. Il fut promu à la fonction de gouverneur à plusieurs reprises, et eut une carrière au sein de la police exceptionnellement longue au regard de celles de ses homologues. Bien que parvenu à un âge avancé, il fut de nouveau nommé à la tête de la police, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, alors âgé de 76 ans, selon le *Ta'rikh Baghdād* d'al-Baghdādī<sup>2</sup>.

Sous le règne du deuxième calife abbasside al-Manṣūr (754 -775 ), al-Musayyab b. Zuhayr n'était encore que le substitut du chef de la police califale en poste, Mūsā b. Ka'b. À la mort de ce dernier, en 758, la question de la succession se posa rapidement. L'historien al-Ṭabarī relate l'épisode mettant en scène al-Musayyab et le fils de Mūsā b. Ka'b, 'Uyayna b. Mūsā, alors gouverneur de la province du Sind, située à l'est du califat. Deux générations briguaient le poste, la première, celle des partisans abbassides dont la position au sein du pouvoir avait été acquise grâce à leurs faits d'armes, et la seconde, qui avait hérité du capital social familial de ces aïeux, membres de la première génération.

Quels furent les critères retenus par le calife pour nommer un nouveau chef de la police ? Le poids de l'expérience acquise par al-Musayyab en tant que substitut, et son rôle dans la « révolution abbasside » ou la parenté entre 'Uyayna b. Mūsā et l'ancien chef de la police ? Al-Ṭabarī rapporte qu'à l'annonce du décès de Mūsā b. Ka'b, al-Musayyab craignit que le poste de chef de la police ne fût confié au fils de ce dernier. L'auteur mentionne également que 'Uyayna se rebella contre le calife, sans en donner les raisons<sup>3</sup>. Tombé en disgrâce, le fils de Mūsā, ne représentait alors plus une menace pour al-Musayyab auquel le poste de chef de la police fut confié. Les événements relatés par al-Ṭabarī laissent penser que le choix du calife se porta en premier lieu sur les descendants du précédent chef de la police. Al-Musayyab ne put obtenir le poste que grâce à la conjoncture politique née de la rébellion de 'Uyayna, sa légitimité acquise par ses faits d'armes et son expérience dans la police ne pouvant compenser l'absence de capital familial. Une fois à la tête de la police, al-Musayyab chercha à consolider sa situation personnelle en tissant des relations avec des individus évoluant dans d'autres sphères, politique surtout, et à favoriser les intérêts de ses proches.

Tout au long de sa carrière, le réseau d'al-Musayyab se développa, en premier lieu, au sein de l'entourage du calife, sa famille, dont son fils, et ses vizirs. Il put en tirer profit durant les premières années qui suivirent sa prise de fonction à la tête de la police, notamment en 773, pour réintégrer son poste après avoir été révoqué par le calife. En effet, Al-Musayyab avait mis en péril sa carrière pour favoriser les intérêts de son frère, 'Amr, gouverneur de Kūfa, lequel s'était brouillé avec un secrétaire, un certain Abān b. Bashīr, avec lequel il s'était associé financièrement. Al-Musayyab fit arrêter Abān b. Bashīr et le fit fouetter à mort<sup>4</sup>. L'annonce de son décès provoqua la colère d'al-Manṣūr qui emprisonna al-Musayyab et le suspendit de ses fonctions durant sept mois. La désaffection du souverain envers son chef de la police ne signifia pas cependant pour ce dernier l'arrêt brutal de sa carrière. Le fils du calife, le futur al-Mahdī, intercédait auprès

2. Al-Khaṭīb al-Baghdādī, *Ta'rikh Baghdād*, vol. 13, p. 138-139.

3. Les motifs qui poussèrent 'Uyayna à se rebeller contre le pouvoir ne sont pas explicités dans les œuvres plus tardives qui relatent cet épisode.

4. Al-Ṭabarī, *Ta'rikh al-rusul wa-l-muluk*, vol. 8, p. 56-57 ; Al-Khaṭīb al-Baghdādī, *Ta'rikh Baghdād*, vol. 13, p. 138-139.

de son père pour le faire réintégrer dans ses fonctions, ce que celui-ci fit immédiatement. La carrière d'al-Musayyab, compromise, ne put alors se poursuivre que grâce à l'intervention d'un membre de la famille du souverain.

Une fois sa situation consolidée, al-Musayyab en fit bénéficier les membres de son réseau, sa position et son expérience lui conférant une certaine influence, y compris auprès du calife. Il put ainsi intervenir auprès de ce dernier pour tirer d'affaire certains de ses amis, dont le vizir Khālīd b. Barmak, qui avait été imposé d'une lourde amende en 775<sup>5</sup>. Les Barmékides, dynastie de vizirs, avaient de leur côté constitué un solide réseau clientéliste. La nature du lien unissant al-Musayyab à Khālīd b. Barmak est exprimée en termes affectifs, le premier était un « ami » (*ṣadīq*) du second. Après l'intervention d'al-Musayyab auprès du souverain, Khālīd b. Barmak fut gracié et nommé gouverneur de la ville de Mossoul. Cette amitié permit à al-Musayyab et à Khālīd b. Barmak d'élargir leurs réseaux respectifs et d'étendre leur influence. Nous retrouvons ici ce que Mathieu Eychenne (2013, p. 38) note à propos des modalités d'expression du lien social dans la société mamelouke :

« Le lien personnel est décrit comme un lien affectif, d'où l'importance que prennent dans les textes les termes traduisant l'amitié, l'affection, et en général le sentiment de gratitude et de fidélité réciproque qui lie deux personnes entre elles. Cette conception utilitaire de l'amitié suppose à la fois confiance, réciprocité, et échange de services. »

Les familles restèrent par la suite interconnectées. Le petit-fils d'al-Musayyab, al-ʿAbbās b. Muḥammad b. al-Musayyab, fut ainsi nommé chef de la police d'un autre Barmékide, Jaʿfar b. Barmak<sup>6</sup>.

Les liens « forts », ceux qui unissent des individus évoluant dans différentes sphères, ici militaire et politique, étaient ainsi les plus à même de renforcer un réseau et un capital relationnel. Une longue carrière prestigieuse associée à un solide réseau relationnel, permettait ainsi aux individus de consolider et protéger leur position personnelle et celle de leurs proches. En se forgeant un nom, ils pouvaient espérer maintenir une charge institutionnelle au sein de leur famille, et il revenait alors aux descendants d'entretenir et de faire fructifier les liens hérités, tâche à laquelle les descendants d'al-Musayyab s'attelèrent puisque trois d'entre eux commandèrent la police califale, jusqu'au début du règne d'al-Ma'mūn en 816 (Crone : 1980, p. 187). Al-Musayyab avait alors créé une lignée et son nom fut longtemps associé à celui de la police califale.

### ***Effondrements des réseaux et conflits intrafamiliaux***

Les réseaux ainsi construits pouvaient également s'effondrer au gré des conjonctures politiques, poussant ainsi certains acteurs à favoriser leur situation personnelle au détriment de celle du groupe et de leur famille. Les stratégies suivies par les individus pouvaient alors aussi bien être motivées par un désir de promotion sociale que par celui, plus prosaïque, de survivre. Le comportement d'un acteur, qu'il ait été volontaire ou non, était susceptible d'avoir des répercussions sur son groupe et, dans certains cas, d'entraîner sa perte. Ses membres avaient alors pour tâche de pérenniser les réseaux hérités voire d'en développer de nouveaux si ces derniers devenaient compromettants, car l'appartenance à un réseau de clientèle, pouvait s'avérer aussi bénéfique que redoutable. Les crises politiques, suivies de profondes recompositions dans les sphères du pouvoir, mettaient alors au jour la fragilité de certains réseaux de relations et parfois

5. Al-Ṭabarī, *Ta'rikh al-rusul wa-l-mulūk*, vol. 8, p. 54-55.

6. *Ibid.*, vol. 8, p. 262 ; Ibn ʿAsākir, *Ta'rikh Dimashq*, vol. 26, p. 402.

même, pouvaient provoquer leur effondrement. Ainsi en fut-il de celui que les Barmévides développèrent tout au long de leurs carrières, après être tombés en disgrâce<sup>7</sup>.

Des conflits d'intérêts entre les membres d'une même famille naissent de ces recompositions politiques. La famille du chef de la police califale, Ibrāhīm b. 'Uthmān, en poste lors de la chute des Barmévides en 801, en fit l'expérience. Le calife Hārūn al-Rashīd fit mettre à mort Ja'far b. Barmak<sup>8</sup> et plusieurs militaires de l'entourage du calife furent sollicités pour arrêter les autres Barmévides et exécuter certains de leurs soutiens. Le chef de la police Ibrāhīm b. 'Uthmān participa à cette mission et reçut l'ordre de tuer Uns b. Abī Shaykh, un ami de Ja'far<sup>9</sup>. Comme sous les Umayyades, des membres de la police pouvaient être chargés de la mise à mort des opposants politiques à l'époque abbasside. Peu après, Ibrāhīm b. 'Uthmān aurait manifesté des regrets : al-Ṭabarī rapporte qu'après l'exécution de Ja'far, il s'adonnait fréquemment à la boisson et faisait part de ses remords à ceux qui se trouvaient en sa compagnie, dont son propre fils<sup>10</sup>. Miskawayh précise qu'Ibrāhīm, lorsqu'il évoquait les Barmévides, « les pleurait, affecté par leur perte »<sup>11</sup>.

Une fois encore, le lien personnel est évoqué en termes affectifs. La dimension tragique de l'événement est bien présente dans le récit : le chef de la police apparaît comme un être torturé, à la recherche d'une délivrance morale. Les sources précisent que ce dernier aurait fait part de son désir de venger la mémoire de Ja'far. Son fils, 'Uthmān, prit alors l'initiative d'informer le calife du comportement et des intentions de son père. Le calife, peu convaincu par ce dernier, qu'il suspectait de vouloir briguer le poste, convoqua Ibrāhīm et lui fit boire une importante quantité de boisson fermentée. Après avoir eu confirmation des dires qui lui avaient été rapportés, le calife le fit mettre à mort<sup>12</sup>.

On voit qu'ici, les intérêts personnels de 'Uthmān l'emportèrent sur ceux de sa famille. D'ailleurs, on remarque parfois que le caractère inébranlable des liens de parenté n'est en réalité qu'apparent. Laurent Feller (2010, p. 233-34) souligne que les obligations morales liant les membres d'une même famille n'avaient, au Moyen Âge, rien de systématique. Peu de chose sont cependant dites sur les intentions réelles ou supposées des acteurs. L'analyse des deux récits rapportés par al-Ṭabarī et Ibn Kathīr (m. 1373), un historien plus tardif ayant relaté cet épisode, révèle que les choix qui ont présidé à la dénonciation du père ne sont pas évoqués dans les mêmes termes d'un auteur à l'autre. Dans le récit d'al-Ṭabarī, le calife suspecte 'Uthmān de vouloir prendre la place de son père. Le deuxième récit, tiré du *Bidāya wa-l-nihāya* d'Ibn Kathīr, présente quelques variantes quant à l'action du fils et ajoute un nouvel élément :

« 'Uthmān craignit alors que le calife ne découvre l'affaire et les exécute tous jusqu'au dernier. Son père persistant dans ses propos, il se rendit auprès d'al-Faḍl b. al-Rabī' pour l'en informer. Ce dernier en fit part à son tour au calife qui convoqua alors 'Uthmān et l'interrogea. »<sup>13</sup>

L'historien le plus tardif, Ibn Kathīr, s'il évoque les doutes du calife quant aux ambitions de 'Uthmān, insiste davantage que son prédécesseur sur les motifs qui le poussèrent à trahir son propre père. À un comportement qui, dans le récit d'al-Ṭabarī, suggère que la dénonciation du père pourrait être motivée par un désir de promotion sociale, s'oppose une attitude, qu'Ibn Kathīr justifie par la volonté d'échapper à une mort certaine. Ce qui est donc mis en avant dans le récit d'Ibn Kathīr, est moins la stratégie du fils de chef de la police, que la politique du calife qui sous-tend cette attitude, politique qui n'est d'ailleurs

7. Le calife Hārūn al-Rashīd (786 - 809) fit emprisonner et mettre à mort plusieurs membres de cette famille. Les raisons de cette crise politique ont été abondamment discutées par l'historiographie contemporaine, notamment par Tayeb El-Hibri, pour ne citer que les travaux les plus récents sur cette question.

8. Selon al-Ṭabarī, Masrūr al-Sayyāf aurait été chargé d'exécuter Ja'far.

9. Al-Ṭabarī, *Ta'rikh al-rusul wa-l-mulūk*, vol.8, p. 296.

10. *Ibid.*, vol. 8, p. 311.

11. Miskawayh, *Tajārib al-umam*, vol. 3, p. 550.

12. Al-Ṭabarī, *Ta'rikh al-rusul wa-l-mulūk*, vol. 8, p. 310 ; Khalīfa b. Khayyāt, *Ta'rikh Khalīfa b. al-Khayyāt*, p. 458.

13. Ibn Kathīr, *Al-Bidāya wa-l-nihāya*, vol. 10, p. 194.

jamais évoquée en tant que telle. Chez cet auteur, le fils du chef de la police apparaît comme subissant les répercussions d'une reconfiguration politique et d'un effondrement des réseaux, sur lesquels il n'a aucune prise, alors qu'il semble chez al-Ṭabarī, plus enclin à tirer profit de la situation pour favoriser son ascension personnelle.

Plus généralement, cet épisode ne peut être détaché de celui de la chute des Barmékides et s'inscrit pleinement dans l'historiographie de la guerre civile qui opposa les deux fils du calife Hārūn al-Rashīd. Comme l'a montré Tayeb El-Hibri, il s'agissait en effet pour le pouvoir abbasside fournir une explication à cette guerre civile qui se solda par le régicide d'al-Amīn. La disgrâce des Barmékides et le sort qui leur fut réservé ainsi qu'à leurs partisans, participaient à donner un sens à ce désordre (El-Hibri : 2007, p. 34-35).

### *Crise politique et concurrence interfamiliale*

Après plusieurs années de combats qui détruisirent une grande partie de Bagdad, al-Ma'mūn succéda à son frère al-Amīn et procéda progressivement au renouvellement des élites, tout en maintenant à leurs postes une partie des chefs militaires, pour la plupart des descendants de ceux ayant participé au mouvement abbasside. L'expérience de ces derniers s'avéra fort utile pour venir à bout des diverses rébellions qui éclatèrent les années suivantes dans les provinces de l'empire (Sourdel : 1999, p. 107). La crise politique de 812 avait fait naître des divisions au sein de plusieurs familles de militaires, dont celle d'al-Musayyab, qui perdit son monopole partiel sur la police califale quelques années après l'accession au pouvoir d'al-Ma'mūn. Le nouveau calife nomma à la tête de la police al-ʿAbbās b. al-Musayyab, qui s'était rallié à lui au début de la guerre civile, alors que son frère, Muḥammad b. al-Musayyab, s'était rangé aux côtés d'al-Amīn. Très vite cependant, al-Ma'mūn décida de confier le poste à un autre de ses partisans, Ṭāhir b. al-Ḥusayn, général de l'armée qui s'était emparé de Bagdad, après plusieurs années de siège et d'affrontements avec l'armée d'al-Amīn.

Dans un récit extrait du Kitāb Baghdād, Ibn Ṭayfūr rapporte une conversation entre al-Manṣūr et al-ʿAbbās b. al-Musayyab au cours de laquelle le calife demanda à ce dernier de quitter le poste de chef de la police, estimant que son âge avancé et son état physique ne lui permettaient plus d'assurer cette fonction. Al-ʿAbbās b. al-Musayyab, tentant de défendre son cas, lui rappela que plusieurs membres de sa famille occupèrent cette fonction depuis le début du califat. Le calife maintint sa décision et lui annonça qu'il confiait la mission à son général, Ṭāhir b. al-Ḥusayn<sup>14</sup>. Cette conversation, fictive ou non, révèle que le choix du calife se porta principalement sur les individus qui l'avaient porté au pouvoir et sur leurs descendants. En s'entourant des hommes qui avaient prouvé leur loyauté dès les premiers moments du conflit, al-Ma'mūn poursuivait la stratégie politique de celle du fondateur de la dynastie, al-Saffāḥ. Les familles qui occupaient traditionnellement le poste avant la guerre furent en grande partie écartées : leur renommée avait été compromise et entachée par le soutien de certains de ses membres à al-Amīn, comme ce fut le cas avec celle d'al-Musayyab. Les solidarités familiales rompues, les acteurs de la police califale ne purent, malgré leur stratégie, compenser la perte de leur capital familial. La famille de Ṭāhir hérita de la charge de la police et la monopolisa pendant plusieurs générations. Les Tahirides firent gagner à la police une importance stratégique : lorsque Samarra devint la capitale de l'empire abbasside, leur pouvoir à Bagdad se renforça. Le chef de la police était le délégué du calife à Bagdad. Avec l'élargissement de ses prérogatives, il devint ainsi l'équivalent du gouverneur de la ville (Sourdel : 1959, p. 260 ; Le Strange : 1900, p. 119).

La stratégie califale consistait dans le renforcement de son entourage politico-militaire en privilégiant les liens familiaux. La politique de recrutement d'al-Ma'mūn s'inscrivait dans la suite de celle des califes précédents et la guerre civile, bien qu'ayant entraîné un

14. Ibn Ṭayfūr, *Kitāb Baghdād*, vol. 1, p. 20

renouvellement des élites militaires, ne constitua pas une rupture de ce point de vue. Le « temps des familles » au sein de la police califale n'était donc pas révolu après la guerre. Mais une telle politique n'était pas sans risque et ne garantissait en rien une quelconque stabilité politique. Quant au maintien de certains militaires à leurs postes, lesquels pouvaient même avoir combattu l'armée d'al-Ma'mūn, il ne signifiait pas pour autant la poursuite du recrutement des chefs de la police au sein des familles qui s'y étaient illustrées avant le déclenchement du conflit : le nouveau marqueur de ce groupe, son gage de légitimité était fondé sur le soutien à al-Ma'mūn dès les premiers moments de la guerre civile. Cette dernière eut des conséquences importantes sur l'armée et sur la police califale : la fidélité des soldats, remarquent T. Bianquis et M. Tillier :

« Était inversement proportionnelle à leur implication dans les réseaux de solidarités ou d'intérêts de l'empire » (Banquis et Tillier : 2012, p. 185).

L'armée composée de Khurāsaniens et de descendants de la première génération du mouvement abbasside était en partie brisée et sa loyauté envers le nouveau régime ne semblait pas totale (Kennedy : 2000, p. 118). Le recrutement des militaires connut ensuite de profonds bouleversements avec le frère d'al-Ma'mūn, al-Mu'tasim qui décida de réformer l'armée en y intégrant de nouveaux éléments, originaires d'Asie centrale. La police califale ne fut pas tout de suite affectée par ce changement de politique et il fallut plusieurs années avant que les critères de recrutement n'évoluent. Jusqu'au règne d'al-Mu'tadid, les chefs de police de Bagdad étaient toujours choisis au sein de la famille des Tahirides. Par la suite, très peu d'entre eux appartenaient à une même famille, il s'agissait le plus souvent d'individus isolés, n'ayant aucun lien de parenté entre eux. Les liens familiaux semblent alors avoir beaucoup moins pesé sur les carrières dans la police califale : la nomination à un tel poste dépendait surtout du prestige militaire et des relations personnelles développées dans l'entourage du calife.

L'appartenance à une grande famille de militaires, acquise au pouvoir, et dont la loyauté avait été éprouvée lors des crises politiques qui rythmèrent le califat, était devenue indispensable pour accéder au commandement de la police. Néanmoins, pour renforcer leur situation personnelle et familiale, plusieurs chefs de la police privilégièrent la constitution de réseaux au sein de la sphère politico-administrative. La mise au jour des stratégies qu'ils développèrent nous oblige ainsi à repenser l'influence réelle qu'ils eurent sur leurs propres carrières. Derrière le caractère soudain des révocations que peut laisser parfois sous-entendre l'historiographie, apparaissent alors des processus bien plus complexes, où les chefs de la police sont aussi les acteurs de leur propre histoire.

### Résumé

Dès ses débuts, le calife al-Saffāh nomma à des postes clefs les militaires qui l'avaient porté au pouvoir, et par la suite, leurs descendants. La fonction du chef de la police du calife fut ainsi occupée par plusieurs familles qui avaient en commun d'avoir participé à la « révolution abbasside », soit la mise en place de la nouvelle dynastie, à la suite des Umayyades. Pour renforcer leur situation personnelle et familiale, les chefs de la police développèrent des réseaux de clientèles. Les choix opérés par les différents califes, au gré des recompositions politiques, suscitèrent parfois de vives tensions et des rivalités entre ces différentes familles, voire en leur sein même. Les reconfigurations politiques issues des différentes crises qui rythmèrent le califat, mirent à l'épreuve ces relations tissées au sein des sphères politiques et militaires. Il s'agira de mettre au jour ces réseaux de clientèle et les stratégies mises en œuvre par les acteurs de la police califale pour solidifier leur situation personnelle et consolider leur capital familial.



## Bibliographie

### Sources

Al-Khaṭīb al-Baġdādī, Ta'riḫ Baġdād, éd. Muṣṭafā 'Abd al-Qādir 'Aṭā, Beyrouth, Dār al-kutub al-'ilmiyya, 2011, 24 vol.

Al-Ṭabarī, Ta'riḫ al-rusul wa al-mulūk, éd. Muḥammad Abū al-Faḍl Ibrāhīm, Le Caire, Dār al-ma'ārif, 1969, 11 vol.

Ibn 'Asākir, Ta'riḫ Dimashq, Beyrouth, Dār al-fikr lil-tibā'a wa-l-nashr wa-l-tawzi', 1995, 80 vol.

Ibn Kathīr, Al-Bidāya wa-l-nihāya, éd. Abū Muḥim, Beyrouth, Dār al-fikr, 1986, 15 vol.

Ibn Ṭayfūr, Kitāb Baġhdād, éd. Al-Sayyid 'Izzat al-'Aṭṭār al-Ḥusaynī, Le Caire, Maktabat al-khānjī bi-l-Qāhira, 2002.

Khalīfa b. Khayyāt, Ta'riḫ Khalīfa b. al-Khayyāt, éd. Akram Ḍiyā' al-'Umrī, Beyrouth - Damas, Dār al-qalam-mu'assasat al-risāla, 1976.

Miskawayh, Tajārib al-umam, éd. Abū al-Qāsim Imāmī, Téhéran, Sharous, 2000, 7 vol.

### Études

BERLIÈRE Jean-Marc, « Histoire de la police. Quelques réflexions sur l'historiographie française », Criminocorpus [En ligne], Histoire de la police, Présentation du dossier, mis en ligne le 1<sup>er</sup> janvier 2008, <http://criminocorpus.revues.org/73>.

BIANQUIS Thierry et TILLIER Mathieu, « De Sāmarrā' à Bagdad : l'autorité abbasside ébranlée », dans Thierry BIANQUIS, Pierre GUICHARD et Mathieu TILLIER (dir.), *Les débuts du monde musulman, VII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle : de Muhammad aux dynasties autonomes*, Paris, Presses universitaires de France, 2012.

BOURDIEU Pierre, (1980), « Le capital social », Actes de la recherche en sciences sociales, vol. 31, p. 2-3.

CRONE Patricia, *Slaves on Horses: the Evolution of the Islamic Polity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.

EL-HIBRI Tayeb, *Reinterpreting Islamic historiography: Hārūn al-Rashīd and the narrative of the 'Abbasid caliphate*, Cambridge, Cambridge Studies in Islamic civilisation, 2007.

EYCHENNE Mathieu, *Liens personnels, clientélisme et réseaux de pouvoir dans le sultanat mamelouk (milieu XIII<sup>e</sup> - fin XIV<sup>e</sup> siècle)*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo, coll. « Études arabes, médiévales et modernes », 2013.

FELLER Laurent, « Groupements, alliances et réseaux. L'organisation des solidarités familiales dans l'Italie médiévale », dans Damien COULON, Christophe PICARD et Dominique VALÉRIAN (dir.), *Espaces et réseaux en Méditerranée, VI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, vol. 2, La formation des réseaux, 2010, p. 233-254.

KENNEDY Hugh, *The Armies of the Caliphs : Military and Society in the Early Islamic State*, London, 2001.

Le STRANGE Guy, *Baghdad during the Abbasid Caliphate : from Contemporary Arabic and Persian*, Oxford, Clarendon Press, 1900.

RENTET Thierry (2008), « L'analyse de réseau en histoire moderne, esquisse bibliographique et cas concret », Tout est-il réseau ? : Journée d'études organisée par le CRESC, Université Paris 13, 14 mars.

SOURDEL Dominique (1999), *L'État impérial des califes abbassides : VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses universitaires de France.

SOURDEL Dominique (1959), *Le vizirat 'abbāside de 749 à 936 (132 à 324 de l'hégire)*, Damas, Institut français de Damas, 1959, 2 vol.